

De quelques bronzes bouddhiques anciens de Ceylan

Autor(en): **Mercanton, P-L**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Mitteilungen der Schweizerischen Gesellschaft der Freunde Ostasiatischer Kultur**

Band (Jahr): **4 (1942)**

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-145093>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

De quelques bronzes bouddhiques anciens de Ceylan

par P-L Mercanton

Avec 2 planches

Un compatriote établi durant de longues années dans l'île de Ceylan et collectionneur éclairé d'objets d'art, M. Marcel Robert, de Neuchâtel, a rapporté de là-bas un ensemble de statuettes du Bouddha, en bronze et de haute antiquité. J'ai eu la bonne fortune, par la courtoisie de M. R. Jaquerod, l'antiquaire zurichois qui les a acquises et dispersées en 1941, de pouvoir examiner de près ces pièces rares. Elles m'ont paru dignes de description et c'est la raison d'être de la présente note; note forcément sommaire: d'une part les renseignements absolument précis sur la provenance des objets manquent, bien que M. Robert ait mis toute sa complaisance à rappeler ses souvenirs d'un achat vieux de plus d'une décennie déjà et parce que, d'autre part, les termes de comparaison qu'on trouverait sans doute dans les musées de l'étranger, de même que maints documents iconographiques, sont actuellement inaccessibles et le demeureront longtemps encore.

L'ensemble de pièces en cause ici comprend une douzaine de petits bouddhas assis, une statuette un peu plus grande du même personnage et dans la même posture, enfin un bouddha debout, de taille un peu plus grande encore. Seul le socle de ce dernier est creux; les images elles-mêmes sont toutes de bronze massif. Leur poids, le retrait visible du métal à la base des bouddhas assis en témoignait suffisamment déjà; j'ai tenu néanmoins à m'en assurer en déterminant la densité moyenne de l'une quelconque des petites statues; je l'ai trouvée presque exactement de 8 grammes par centimètre cube ce qui est la densité du bronze usuel.

La patine de tous ces objets est plutôt sombre, noirâtre même, partout où leur surface est exempte de la gangue dont le temps l'a volontiers revêtue. Cette croûte, qui affecte plus particulièrement les bouddhas assis, est généralement d'aspect terreux, mais souvent aussi elle est faite de carbonate de cuivre cristallisé (malachite) et constitue alors, surtout dans les recoins des objets, des amas épais de plusieurs millimètres. Assez résistantes, ces efflorescences se laissent toutefois éliminer par un grattage précautionneux, et ce au profit certain de l'archéologie comme aussi de l'esthétique. On constate cependant chez certaines pièces des corrosions définitives. Ce sont les bouddhas assis qui ont le plus souffert d'altérations; le bouddha debout en est quasi indemne et ce fait posait d'emblée la question de la communauté d'origine des premiers et du dernier objet. Une lettre de M. Robert y a répondu: effectivement les provenances diffèrent. Les figurines assises ont été extraites, toutes ensemble, d'un puits, dans une forêt proche d'Anurâdhapura; le bouddha debout provient des ruines d'un temple de la même région. Dès lors l'encroûtement des premiers objets s'explique aisément; nature et développement de la gangue témoignent en effet d'un long séjour dans des conditions d'huméfaction propices à l'attaque profonde du métal.

La trouvaille est de peu antérieure à 1931, à en juger d'après une facture de cette année-là rédigée en cinghalais et relative à l'acquisition des pièces par M. Robert. Le Musée de Colombo qui a examiné celles-ci les a déclarées authentiques et les a situées chronologiquement au VII^{me} ou au VIII^{me} siècle de notre ère, soit à la fin des temps d'Anurâdhapura. Cette datation s'applique-t-elle aussi au bouddha debout? Ce n'est pas certain, mais tout parle en faveur d'une antiquité reculée pour cette pièce aussi. Quant au puits, il a sans doute servi de cachette aux prêtres de quelque sanctuaire d'Anurâdhapura pour mettre leur pieux trésor à l'abri des envahisseurs tamouls, peut-être lors du pillage des reliques par les Cholas, en 1017, sous le règne de Mahinda V.

Passons maintenant à la description des objets.

Les douze plus petites figures, toutes hautes d'environ 11 cm, forment un groupe des plus homogènes. A première vue on les prendrait volontiers pour de simples répliques d'un même et unique original. Un examen plus attentif avère bientôt leur individualité : ce sont bien des œuvres distinctes. Chez les unes les linéaments du vêtement – le vêtement classique du bouddhisme hinayanien, – le retroussis du manteau notamment, ne sont indiqués que par de simples sillons, étroits et peu profonds, venus directement de fonte et non d'une reprise de la pièce au burin. Chez les autres, au contraire, on se trouve en présence d'un relief peu accusé marquant surtout le bord de la sanghâti, parfois aussi les plis du sous-vêtement. Chez toutes, le manteau laisse l'épaule droite et le bras nus tandis qu'au côté gauche il cache l'épaule et le bras jusqu'au poignet, les reliant postérieurement avec le torse. Sur le dos, le repli marginal de la sanghâti descend jusqu'aux reins où il s'arrête le plus fréquemment à l'équerre, parfois pourtant aussi par un joli drapé sinueux. On remarque des différences du même genre dans le vêtement des jambes. Souvent enfin – il faut le noter – à un tracé en saillie s'en juxtapose étroitement et tout du long un second en creux, accentuant l'effet plastique du premier.

Corrélativement, des dissemblances se montrent dans le traitement de la chevelure. Chez les bouddhas traités en creux les touffes de cheveux se réduisent le plus souvent à un semis serré de petits cercles gravés ; dans les images traitées en relief ce sont autant de saillies granulaires. Ni les unes ni les autres ne montrent d'ûrnâ. L'ushnîsha se réduit partout à une légère saillie en tourteau d'où s'élève la *siripotâ*, la flamme typique des bouddhas cinghalais. Ici cet attribut est en façon de palmette étalée frontalement, assez mince d'avant en arrière. Chez nos petits bouddhas, son centre en saillie se creuse d'une alvéole circulaire, vide aujourd'hui, mais qui semble avoir enchâssé jadis quelque joyau. Le visage, quand la patine ne l'oblitére

pas trop, montre des traits expressifs et délicats : nez droit et mince, arcades sourcilières en circonflexe, bouche petite et bien modelée. Les paupières mi-closes donnent au regard le recueillement voulu par la dhyâna-mudrâ, qui est l'attitude commune à tout le groupe de nos bouddhas assis. Le lobe de l'oreille descend jusqu'à l'encolure sans se séparer ni de celle-ci ni de la tête. L'ensemble manque un peu de finesse, comme on doit l'attendre d'images de fabrication sans doute courante et destinées aux classes populaires, comme celles-ci semblent bien l'avoir été. Fig. 1 et 2.

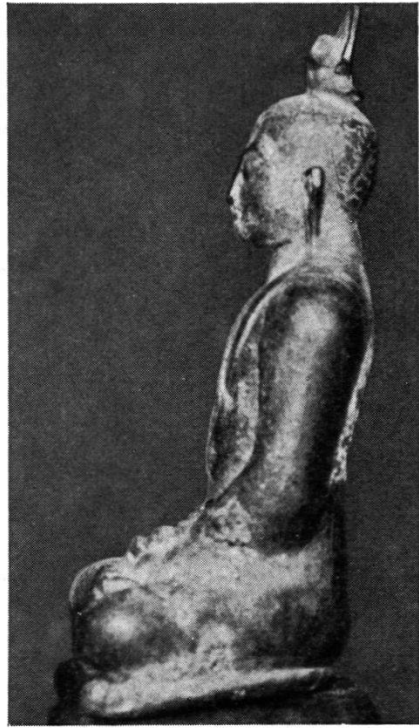
On peut rapprocher utilement leur type de quelques monuments plastiques dont j'ai pu avoir les représentations sous les yeux, à savoir : d'abord un bronze reproduit dans la planche 88 de Trautz, «Ceylan», pièce de date incertaine, mais d'aspect plutôt récent, puis – et ceci nous intéresse davantage – un bouddha assis, haut d'un mètre, provenant du vihâra No 2 de Polonnaruva, maintenant au Musée de Colombo¹⁾. La photographie de cet objet étant malencontreusement arrêtée juste au sommet de la tête, il ne m'a pas été possible de vérifier si celle-ci portait ou non la sirespotâ comme nos petits bouddhas. Il est remarquable, à ce propos, qu'aucune des grandes statues de pierre cinghalaises figurées dans les recueils ne montre actuellement pareil attribut, bien que certains indices en doivent faire conjecturer la présence originelle²⁾. Carence de principe ou injure du temps, ou peut-être encore disparition d'un agrément qui aurait été de métal? On ne peut en décider «ex cathedra». L'attitude du bouddha du vihâra No 2 de Polonnaruva est identique à celle de nos petites pièces; la disposition de son vêtement aussi. Or Bell date cette statue du XII^{me} siècle, mais la figure 178 de Smith

¹⁾ Cf. Vincent A. Smith, «*A History of Fine Arts in India and Ceylon*» Oxford 1911, fig. 179.

²⁾ Cf. le bouddha assis d'Anurâdhapura, pl. 38 dans M. Hürlimann, «*Ceylan et Indochine*», Atlantis, Berlin 1930, et le Bouddha assis du Gal-Vihâra de Polonnaruva, ibidem, pl. 37 (le même dans Cohn, «*Buddha in der Kunst des Ostens*», p. 27).



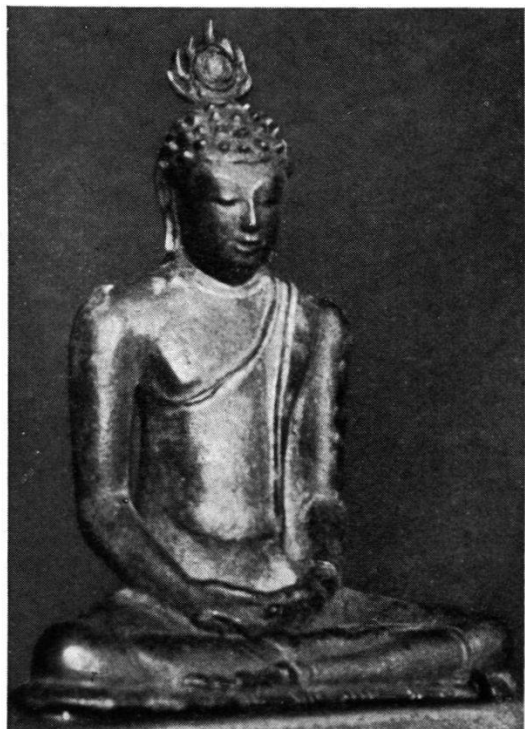
1



2



3



4

représente encore un autre bouddha semblable aux nôtres qui, lui, daterait du X^{me} siècle et provient du Pankuliya Vihâra d'Anurâdhapura.

Les qualités plastiques du groupe des douze petits bouddhas Robert se retrouvent, mais accentuées et affinées, dans la treizième pièce, légèrement plus grande (h=13,5 cm) qui a pris place dans la collection de l'auteur. Elle se distingue par l'élégance naturelle de la pose, la délicatesse du modelé, surtout du torse et des bras et, en général, par sa facture plus soignée. La chevelure, un peu trop chématisée pourtant, est figurée par quatre rangs de mamelons grossièrement quadratiques s'étageant autour de la tête. Un étroit liseré les sépare du front. Ils s'arrêtent en haut à un apex crânien vaguement conique, formant ushnîsha, dont jaillit toute droite une flamme à sept jets accolés, étalée frontalement et aplatie d'avant en arrière. La face antérieure de cette sirespotâ, porte en son centre un petit médaillon circulaire et faiblement bombé qui ne semble pas avoir reçu d'ornement rapporté, ce, à la différence des petits bronzes précédemment décrits. L'oreille se détache franchement de la tête et son lobe très distendu ne touche pas non plus l'épaule. Les articulations des membres sont bien et correctement marquées. Quant à l'habillement rituel, bords des sous-vêtements, replis du manteau, etc., ils sont en un franc relief, accusé davantage encore par le cerne creux qui l'accompagne tout du long. Le bord de la sanghâti, par devant, fait la chute quasi verticale caractéristique de la fin des temps d'Anurâdhapura. Fig. 3 et 4.

Cette figurine du Bouddha s'apparente de près – pour autant que j'en puis juger par la planche 60 du «*Ceylan*» de Trautz – aux grands bouddhas assis du sanctuaire rupestre de Dambulla, lesquels ne sont d'ailleurs pas en bronze³⁾.

La disposition des touffes de cheveux se retrouve d'autre part chez le célèbre bouddha de pierre qu'on admire sur la chaussée circulaire

³⁾ Gelpke, *Mus. für Völkerkunde*, Berlin: in litt.

extérieure d'Anurâdhapura près de l'Abhayagiri-Dâgoba et qui daterait du IV^{me} siècle de notre ère⁴).

Venons en maintenant au bouddha debout recueilli par M. Robert. Les figures 5 et 6 montrent cette belle pièce, haute de 23 cm (sans le socle) et dont M. le Dr de Muralt, de Zurich, est aujourd'hui le fortuné possesseur. Sa patine noirâtre, franche de corrosions, incrustations et autres disgrâces du même genre, laisse voir, en relief peu accentué, mais net et fin, le dessin délicat du tissu vestimentaire moulant le corps avec exactitude. Le Tathâgata fait ici le geste de l'enseignement (vyâkhyâna-mudrâ); sa main gauche tendue vers le sol retient le bord de la sanghâti. Une certaine raideur d'attitude, la physionomie légèrement figée, l'expression solennelle et pour tout dire quelque peu gourmée du personnage sont bien caractéristiques de ces représentations cinghalaises archaïques, sans parler du type ethnique ici très pur.

Les bouclettes de la chevelure forment un réseau serré de monticules arrondis, de grains, tous pareils. L'ushnîsha paraît manquer totalement, mais du sommet du crâne la sirespotâ jaillit verticalement vers le ciel. Le dit attribut, du même genre que ceux que j'ai décrits plus haut, a ici une structure très conventionnelle en rouleaux ployés par le milieu et accolés. Bien moins qu'aux belles flammes des bouddhas siamois de Pitsanoulok, c'est aux flammes encerclant le Çiva Natarâja de l'Inde méridionale, telles que la décoration courante les schématise et multiplie, que la nôtre fait penser, et cela parlerait pour un âge de ce bouddha moins reculé que celui des précédents.

Mais la grande simplicité du vêtement contraste chez ce bouddha avec la complication ornementale croissante des bronzes cinghalais depuis, qu'après les temps de Parâkrama-Bâhu, l'influence hindoue s'est imposée toujours davantage. Cette sobriété assignerait au Bouddha de Muralt une antiquité plus haute.

⁴) Cf. Coomaraswamy, *Geschichte der indischen und indonesischen Kunst*, fig. 295.



5



6



7



8

Le Musée ethnographique de Bâle possède une statuette très semblable, haute de 33,5 cm (44 avec le socle). De bronze massif aussi, elle est soutenue comme la précédente par un socle creux. Coupe et port du vêtement monacal sont pareils à ceux du bouddha de Muralt; pareil est aussi le rendu délicat de l'étoffe crêpée qui moule les formes. Le geste est ici l'abhaya-mudrâ. Fig. 7 et 8. Cette pièce de mérite a été rapportée par M. Wirz, en 1935, d'un vieux temple de Polonnaruva. Le Musée de Bâle la situe chronologiquement entre les VII^{me} et XII^{me} siècle⁵). On peut voir enfin dans l'ouvrage de Trautz déjà cité, pl. 91, une figurine du même type, haute de 22 cm, appartenant au Musée ethnographique de Berlin, et de provenance exacte malheureusement inconnue. M. le professeur Gelpke, conservateur des Antiquités indiennes du musée, ne la croit d'ailleurs pas antérieure au XVII^{me} siècle. Elle paraît loin d'avoir les qualités des nôtres et ne représente probablement qu'une survivance du genre. C'est plutôt au grand bouddha monolithe d'Awkana qu'il convient d'apparenter les statuettes de Muralt et Wirz⁶).

Mentionnons encore que le socle du bouddha de Muralt se réduit à un tambour circulaire, assez mince de paroi, que recouvre du feuillard de bronze dans lequel la figure s'implante par des tenons prolongeant les jambes sous les talons. Le socle de l'image bâloise est en forme de cloche.

En terminant, félicitons M. Robert d'avoir enrichi nos collections de spécimens rares, uniques probablement en Suisse. Je remercie aussi MM. Jaquero et de Muralt de même que les obligeants conservateurs des Musées de Bâle et de Berlin, M. le Professeur Emil Abegg, de l'Université de Zürich, qui a bien voulu vérifier la transcription des noms propres et termes hindous, enfin M. R. Fazy, président de la Société Suisse des Amis de l'Extrême-Orient, qui m'a ouvert libéralement son admirable bibliothèque asiatique.

⁵) Paravicini, in litt.

⁶) Cf. Vincent A. Smith, op. cit., fig. 180.